

Au féminin pluriel

Portraits de femmes du Sud-Ouest



Au féminin pluriel

Portraits

PAR LA RÉDACTION DU JOURNAL SUD OUEST

Table des matières

Isabelle Autissier

Isabelle Autissier, de l'ancre à l'encre..... *page 5*

Colette Besson

Le sprint éternel de Colette Besson..... *page 9*

Joséphine Baker

Joséphine Baker, une vie insouciante aux Milandes..... *page 12*

Rosa Bonheur

Rosa, le bonheur de peindre..... *page 17*

Geneviève Lethu

Geneviève Lethu, la magicienne de La Rochelle..... *page 22*

Aliénor

Aliénor, femme libre..... *page 26*

Régine Chopinot

Régine Chopinot, traversée par le feu..... *page 31*

Simone Noailles

Simone Noailles, l'authenticité..... *page 35*

Jeanne d'Albret

Jeanne d'Albret, princesse rebelle..... *page 38*

Simone Mahler

Simone Mahler, la beauté en héritage..... *page 42*

Table des matières

Les sœurs Labèque

La roulotte Labèque et ses enfants terribles..... *page 45*

Jean Balde

La révolte de Jean Balde..... *page 50*

Martine Griffon-Fouco

Un manager dans le marais..... *page 53*

Flora Tristan

Ode à la mémoire d'une pionnière..... *page 57*

Eugénie Cotton

Magnétique Eugénie Cotton..... *page 60*

"La Schneider"

La revanche de "La Schneider"..... *page 64*

Marie-Anne-de-Neubourg

La princesse n'était pas latine..... *page 68*

Maryse Bastié

Maryse Bastié, ambassadrice des ailes françaises..... *page 71*

Zéline Reclus

Les racines de Zéline Reclus..... *page 75*

Isabelle Autissier, de l'ancre à l'encre

Décembre 2016, par Patrick Favier. Photo Xavier Léoty

Très grande navigatrice (1) malmenée par des avaries en fin de carrière, Isabelle Autissier, 60 ans, a stoppé son parcours sportif pour en boucler d'autres avec succès : revenir par son engagement pour la nature à sa formation d'ingénieur en halieutique (2), prolonger ses aventures en mer par la plume. Comme bien d'autres avant elle, qui ont puisé dans les océans l'encre d'une littérature abondante.

Isabelle Autissier

Écrire, une affaire de solitaire aussi, un tour de son monde à soi entre tempêtes et nuit parfaites, une affaire de marins ? *"Les marins ont la chance de connaître une nature exceptionnelle, d'être entourés de beauté, de vivre des émotions fortes, nous avons de la matière et nous avons aussi le temps de réfléchir. Mais tous les livres de marins ne sont pas des chefs-d'œuvre, certains préfèrent transmettre par la photo, la vidéo, ou ne rien faire du tout. Naviguer en solo et écrire, ce n'est pas comparable"*, dit celle qui a vu des camarades y perdre la vie et a risqué la sienne. *"Je n'y vois qu'un point commun : il faut avoir confiance en soi pour se lancer"*.

L'auteure, née à Paris et Rochelaise d'adoption, sourit à la citation ironique du film "Les Tontons Flingueurs", *"c'est marrant cette manie qu'ont les marins de faire des phrases"*. *"Malgré les grands récits de navigateurs comme Pierre Loti ou Joseph Conrad, on était resté bizarrement alors sur l'image d'Epinal du marin bougon, buveur, macho, un peu sale, déjà fausse à l'époque"*. Autissier est plus Loti ou Conrad. Elle qui a toujours aimé lire et écrire date ses débuts littéraires *"à mes longues chroniques de course pour les journaux, "Libération" notamment, de longs textes que je soignais et bâtissais comme des nouvelles"*.

Au jeu des comparaisons bateau-livre, on peut assurer qu'elle a toujours pris la barre. *"Après mon premier tour du monde, une dizaine de maisons d'édition m'ont contactée en me disant : "ne vous inquiétez pas, vous parlerez, d'autres écriront". Cela ne me plaisait évidemment pas du tout. Grasset a pris le problème dans le bon sens en me demandant "voulez-vous écrire, et si oui quoi ?" Cela m'a stimulée et j'ai dit "oui, j'aimerais tenter l'aventure"."*

Mais une autre aventure que la mer, Isabelle Autissier insiste sur la différence *"quand j'écris, ça ne dépend que de moi, je choisis les conditions. En mer, je dépends*

Isabelle Autissier

aussi de la nature. " On s'amuse pourtant de trouver des ressemblances : elle a commencé en solo sur les courtes distances des pages de "Libé" comme un jeune se fait la main en régates côtières, puis elle est passée au large. Elle parle d'un roman comme d'une "histoire qui se reboucle", telle une circumnavigation. Elle a d'abord écrit sur des mers d'inspiration connues, la course au large et/ou le grand Sud, avant de partir plus loin. *"J'avais besoin au début de m'appuyer sur une histoire existante. Mais ensuite, de façon tout à fait volontaire, pas inconsciente, je me suis éloignée, peu à peu, et mon prochain roman sera peut-être encore plus "démaritimisé" que les deux autres".*

Aujourd'hui, la jeune génération de marins lit Autissier *"et je pense qu'ils me considèrent à la fois comme navigatrice et romancière."* Elle est certaine qu'ils écriront aussi même si les formats courts du net et l'image "ont pris du poids." Pour le milieu littéraire, "c'est encore un peu difficile. Être dans la liste du Goncourt (en 2015) était une vraie reconnaissance, on n'y figure pas juste parce qu'on est connue, mais la reconnaissance n'est pas entièrement aboutie. Certains pensent encore, "elle écrit sur ce qu'elle connaît" " Mais celle des lecteurs "qui se recommandent les livres, les prix du public, les chiffres de vente" la comblent comme le franchissement d'une ligne d'arrivée. Isabelle Autissier ne s'est pas échouée sur la page.

(1) 3e de la Mini transat en 1987 ; première femme à boucler un tour du monde en solitaire en étant 7e du Boc Challenge (avec escales).

(2) Une douzaine de livres, récits, contes, et ces deux derniers romans, " L'amant de Patagonie " (2012) " Soudain, seuls " (2015). Elle est aussi exploratrice scientifique, présidente du WWF France, chroniqueuse sur France Inter.

Isabelle Autissier



Le sprint éternel de Colette Besson

Août 2005, par Michel Fradet

Un sourire et des larmes. Trente-cinq ans après les lumières d'une chaude nuit mexicaine autour d'une table partagée par la championne et son entraîneur, l'image n'a pas pris une ride : un visage apeuré, une bouche ouverte sur un sourire figé et une main qui agite machinalement un bouquet, c'est elle.

Ces larmes à peine contenues pendant une « Marseillaise » qui traverseront l'histoire du sport français, c'est encore elle. « *J'étais faite pour courir, pas pour monter sur des estrades* », avoua-t-elle bien plus tard. « *C'était la première fois que je me retrouvais si loin de chez moi. Le monde m'était inconnu.* »

Colette Besson

Cette photographie de 1968, elle avait fini par la détester. « *J'avais 22 ans et je ne ressemblais à rien* », grondait-elle parfois. Puis, se ravisant avec une promptitude dans la réplique qu'elle apprit à maîtriser avec les années, elle finissait par admettre « qu'au fond, c'était vrai, elle n'était rien ». Rien d'autre qu'un talent fou, une envie démesurée de sortir de l'anonymat, une santé incroyable qui lui permit de supporter, comme quelques rares autres, un travail impressionnant pour l'époque. De colères en coups de force, farouchement arc-boutée sur ses convictions, monacale dans sa démarche, elle connut une carrière de haut niveau de quelques années, de 1966 à 1972.

En 1966, la Charentaise a 20 ans, termine deuxième des championnats de France avec le quatrième temps mondial de l'année, mais le couloir 5 des séries du championnat d'Europe à Budapest restera vide. Elle a été retirée de la sélection parce que, déjà insoumise et tenant à poursuivre sa préparation avec son entraîneur du quotidien, elle a redoublé d'efforts, plongeant dans un mutisme qui confinait au mysticisme, filant avec la famille Durand Saint-Omer, alors installée à Langon, pour Font-Romeu, tous blottis dans une tente de camping lors d'un printemps particulièrement froid. Instants sublimes dans cet automne de révolte.

Deux ans plus tard, au bout d'une nuit sans fin de 1968, « la brune cavale », comme la surnomma Antoine Blondin, se faisait tout d'abord déborder puis lâcher dans une course qui n'était pas pour elle. Et soudain, tout au bout de ce 400 m, Cendrillon se ravisa. Le pied léger, effleurant puis griffant la piste, il devint plus fort, plus vite que ceux des autres. Une course lumineuse, un retour irrésistible et cette exquise naïveté la ligne franchie. Rien n'avait freiné cette ligne droite époustouflante quand les autres s'épuisèrent. Un zéphyr qui traversa l'air chaud de Mex-

Colette Besson

ico. Championne olympique. La suite fut tour à tour tourmentée, chaotique, généreuse et déconcertante.

La princesse aux pieds nus reçut la Légion d'honneur, marcha maladroitement dans les jardins de l'Elysée, courut l'Europe lors de l'ébauche d'une saison de meetings qui ne lui rapportèrent rien ou si peu, traversant la France de nuit, endormie dans la DS de l'entraîneur, pour des courses lointaines, souvent accompagnée des copines (Anne-Marie Sagnac, Françoise Piau et Michèle Menanteau) avant le retour, le lundi matin, devant des élèves ébahis.

Hier, au beau milieu des championnats du monde d'Helsinki, elle a quitté la piste. Pour Pérec, Arron et Hurtis -dont elle parlait avec envie et gourmandise, « *ne serait-ce que pour leurs tenues qui n'ont rien à voir avec nos shorts et maillots bouffants d'alors* »-, une lumière venue de si loin s'est brutalement éteinte.

D'inaugurations de stades en courses de bienfaisance, Colette Besson fut ensuite, lors de sa fin de carrière d'enseignante à Paris, courtisée par les hommes politiques et même promue à la présidence du Laboratoire de contrôle antidopage de Châtenay-Malabry. Mais elle ne préférait rien de plus fort que la maison d'Angoulins où, dernière audace, elle décida de faire construire l'an passé une piscine. C'était le pari perdu avec le compagnon de l'une de ses filles, le nageur Hugues Duboscq : « *Une médaille aux Jeux et on te construit une piscine à la maison* », lui dit-elle. Il termina troisième à Athènes, la piscine a été achevée mercredi dernier par des amis et Colette n'a jamais pu s'y baigner : le cancer dont elle souffrait depuis deux ans était allé plus vite qu'elle.

Joséphine Baker

Joséphine Baker, une vie insouciant aux Milandes

Août 2011, par Christian Seguin



Joséphine Baker

Je suis Joséphine Baker, née Freda Josephine McDonald, fille d'Eddie Carson, métis espagnol inconnu de moi, et de Carrie McDonald, Noire américaine. On m'appelait « Tumpie ». Je viens d'être expulsée de mon château des Milandes, à Castelnaud-la-Chapelle, en Dordogne, ce 15 mars 1969. Je m'étais barricadée dans la cuisine depuis plusieurs jours avec mon chat. Les ouvriers du nouveau propriétaire m'ont poussée à l'extérieur. Hé, Tumpie, tu as la Légion d'honneur mais elle ne pèse pas lourd. Je suis assise sur le perron, pieds nus, un bonnet de bain sur la tête. J'ai l'air d'une vieille esclave. Je pense à « Shuffle Along », la comédie musicale qui m'a fait connaître aux États-Unis. Il est si loin, mon quartier misérable de Saint Louis, Missouri.

À 10 ans je faisais le ménage chez des Blancs racistes. J'ai encore dans les veines les émeutes raciales du 3 juillet 1917. J'entends les hurlements des Noirs que les Blancs voulaient tuer. Je les vois courir.

Une femme enceinte à qui on avait ouvert le ventre... C'était sur la terre. Depuis, je n'ai jamais cessé de courir. La danse m'a sortie du chaos. Un jour, j'ai réalisé que j'habitais dans un pays où j'avais peur de ma peau. D'ailleurs, j'étais trop noire pour les Blancs et trop claire pour les Noirs.

« La Revue nègre », en France, m'a inventée. Pendant sept semaines, au Théâtre des Champs-Élysées, les critiques se sont déchaînés. Celui du « Figaro », membre de l'Académie française, y a vu « un lamentable exhibitionnisme transatlantique qui semble nous faire remonter au singe en beaucoup moins de temps que nous en avons mis à en descendre ». Et il ajoutait : « Elle gonfle ses joues à la mode des guenons qui cachent des noisettes. » La guerre aussi a changé ma vie. Quand le capitaine Abtey, chef du contre-espionnage militaire, est venu me sol-

Joséphine Baker

liciter, en 1939, je lui ai dit : « *La France a fait de moi ce que je suis. Les Parisiens m'ont offert leur cœur. Je suis prête à leur donner ma vie.* » Il s'agissait d'utiliser ma notoriété pour récupérer des informations. Depuis 1936, je louais le château des Milandes, une merveille, à 16 kilomètres de Sarlat. Je m'y étais réfugiée quand les services de Goebbels à Paris me jugeaient décadente et proche des juifs.

Nous avons caché aux Milandes du matériel radio et des armes. J'avais adhéré à la Ligue contre le racisme et l'antisémitisme depuis la Nuit de cristal, en novembre 1938. Je n'ai jamais rien refusé à la Licra. J'en ai transporté, des messages secrets, sur mes partitions musicales ou à l'intérieur de mes robes. Personne n'a osé fouiller au corps Joséphine Baker.

Pour alimenter les ressources des Forces françaises libres, j'ai même vendu aux enchères la croix de Lorraine en or que m'avait remise lui-même le général de Gaulle.

La Terre peut s'arrêter de tourner. Assise sur ce perron où l'on a souillé mon âme, je sais que je porterai jusqu'à ma tombe l'ovation que m'a réservée Paris, le 15 août 1944, lorsque je suis revenue sous-lieutenant des filles de l'air.

J'ai longtemps hésité à reposer le pied chez moi, en Amérique. À Broadway, en 1936, j'ai retrouvé tout ce que l'on pouvait infliger à un citoyen noir. Pour entrer dans un hôtel, je devais prendre la porte de service. Pendant que les Noirs de Harlem me reprochaient de jouer dans un théâtre de Blancs...

J'étais très seule quand j'ai commencé à imaginer un monde sans couleur de peau. Le « Time », à cette époque, expliquait que je n'étais qu'une jeune négresse aux dents de lapin. J'ai gagné un premier combat en 1951 au Copa City de Miami, en conditionnant mon spectacle à la présence de Noirs dans le public.

Joséphine Baker

Cette clause de mixité m'a enlevé beaucoup de contrats. Quelle importance... Lorsque mon visa a été refusé en 1963, Bob Kennedy est intervenu en ma faveur. Ainsi ai-je pu accompagner Martin Luther King à la marche de Washington en uniforme de l'armée française.

J'ai acquis le château des Milandes en 1947 pour la somme de deux millions cinq cent mille francs, payés cash. Et avec lui la quasi-totalité du village de Castelnau.

Avec Jo Bouillon, mon mari, nous avons entrepris de créer un complexe touristique. Il y avait même une ferme modèle, une fabrique de foie gras, une station d'essence. Et un bureau de poste. Nous y avons installé des dizaines de familles. Il a fallu dix ans pour sortir tout cela de terre, goudronner, amener l'eau et l'électricité. J'ai fourni des éviers à ceux qui n'avaient pas les moyens.

Dans les années 1950, les Milandes recevaient 300 000 visiteurs par an. C'était « le village du monde, capitale de la fraternité », ma conviction absolue. J'y ai fondé la tribu arc-en-ciel avec mes 12 enfants adoptés. Akio et Janot au Japon, Jari en Finlande, Luis en Colombie, Jean-Claude, Moïse et Noël en France, Brahim et Marianne en Algérie, Mara au Venezuela, Kofi en Côte d'Ivoire, Stelina au Maroc. Chacun a été élevé dans sa religion, avec son propre précepteur. Nous vivions dans un endroit perdu. Le tourisme n'existait pas. Ma première conférence antiraciste, le dimanche 13 janvier 1957, a fait sensation au pays. J'étais impliquée partout localement et je ne pense pas que l'on m'ait regardée seulement comme une négresse qui avait du fric. Peut-être l'ont-ils oublié, mais j'étais aux ventes de charité à Bergerac, dans toutes les kermesses que j'organisais au profit des écoles. Je donnais aux hôpitaux. J'achetais des tables, des chaises, des livres. J'ai même réussi en 1957 à

Joséphine Baker

placer le banquet annuel de l'Amicale du Périgord à Bordeaux, avec Chaban, sous le signe du « village du monde ».

Jo m'a souvent reproché de mal compter. En 1954, nous avions 118 employés, dont 18 jardiniers. On me dit que j'ai payé plusieurs fois les mêmes factures. J'ai engagé trop de travaux. Je suis écrasée par les dettes. J'ai couru les cachets pour rembourser deux cents millions de centimes. Le Général avait suggéré qu'il était possible de m'aider. J'ai répondu que ce n'était pas à la France de payer mes bêtises.

J'ai perdu. Mon château a été vendu aux enchères un dixième de sa valeur. Ils m'ont tout arraché, mon parc, mes meubles. Personne n'a empêché les vautours de détruire l'œuvre de ma vie. Les gens du Périgord m'ont tourné le dos, mais je ne leur en veux pas. Ici, ils ont découvert avec moi une idée folle. Un village du monde, capitale de la fraternité, créé par une femme noire à Castelnaud-la-Chapelle, 500 habitants !

Je ne reviendrai jamais aux Milandes, ni en Dordogne. Mais je demeure fidèle à ceux qui m'ont émue. Je suis devenue française et citoyenne du monde, ici, au cœur du Périgord noir.

Hé, Tumpie, tu as beaucoup combattu pour ne rien garder, mais cela valait le coup. Ton village témoignera un jour de la négresse inguérissable, qui n'écoutait qu'un seul battement.

Rosa, le bonheur de peindre

Mai 1997, par Dominique Godfrey

Vendredi dernier une caisse bleue de 3 mètres sur 6,50 m a été déchargée par douze hommes devant la Galerie des beaux-arts, à Bordeaux. Toute photographie en a été interdite. Elle venait du Metropolitan Museum de New York et son précieux contenu était assuré pour la somme de 25 millions de francs. Un luxe réservé aux tableaux célèbres. Celui-là est maintenant accroché dans l'aile gauche de la galerie, dont il occupe tout un panneau. Il est la pièce maîtresse de l'exposition Rosa Bonheur qui a ouvert ses portes hier.

ROSA BONHEUR

« La Foire aux chevaux » est aussi l'incontestable chef-d'œuvre de ce peintre animalier né à Bordeaux en 1822, plus célèbre à l'étranger que dans son pays natal, et qui fait l'objet de la première rétrospective depuis sa mort.

La toile monumentale avait soulevé l'enthousiasme de la critique quand elle avait été présentée en 1853. La fidélité de l'observation animale y est saisissante, mais il s'y ajoute une puissance et un dynamisme romantique plutôt étonnants dans une scène prosaïque comme celle-ci. Renforçant l'impression d'originalité, on rencontre aussi par endroit une technique picturale très moderne : empâtements de couleur dans le traitement de la terre battue; crins des chevaux obtenus en appliquant la couleur à sec et laissant par endroit transparaître la toile; dramatisation du contraste entre l'ombre et la lumière. Il passe là-dessus un souffle à la Delacroix, bien différent du tranquille réalisme animalier qui suivra.

Avec cette œuvre, Rosa Bonheur voulait séduire, et singulièrement, sa ville natale. Au printemps 1854 « la Foire aux chevaux » est envoyée à l'exposition de Bordeaux où elle est proposée pour 12 000 francs. Mais le Conseil municipal ne donne pas suite; il vient d'acquérir « Le Tintoret peignant sa fille morte », de Léon Cognet.

Ce sera le début d'une longue suite d'occasions manquées entre Bordeaux et Rosa Bonheur. En 1855, elle adressera aux Amis des arts « la Fenaison en Auvergne », dont la municipalité envisage l'acquisition quand le musée du Luxembourg prend les devants. Rosa Bonheur est déjà très célèbre. Célèbre mais fidèle. En

ROSA BONHEUR

1858, alors qu'elle exporte massivement ses œuvres vers l'Angleterre et les États-Unis et n'expose plus en France, elle adresse au Salon bordelais « les Boeufs écossais ». Les édiles bordelais préféreront « le Bain de Diane », de Corot, ce dont on ne peut d'ailleurs pas les blâmer. Cependant l'effet « diplomatique » est désastreux. En 1865, le maire Guillaume Brochon propose une commande à l'artiste qui décline l'offre.

Il y aura pourtant des œuvres de Rosa Bonheur au musée de Bordeaux. L'initiative en reviendra à l'offensée, qui, en mars 1870, fait don de cinq « têtes de chiens ». Un cadeau ambigu, et perçu comme tel à l'époque, tant à cause du caractère relativement mineur des œuvres que de l'expression désolée des cinq bestioles. Soixante ans plus tard, le legs Peyrol fait entrer dans les collections de belles sculptures en bronze et « les Lapins », première œuvre de Rosa Bonheur présentée au Salon à Paris. Aujourd'hui, il s'y ajoute une toile monumentale mais inachevée, « la Foulaison du blé en Camargue » mise en dépôt à Bordeaux par la Direction des Musées de France. Une œuvre ultime, interrompue par la mort de l'artiste en 1899...

Si Rosa Bonheur a été appréciée dans son siècle, le XXe ne lui a guère rendu justice. La fameuse toile du Metropolitan s'est trouvée consignée dans les réserves jusque dans les années 50. Et en France, il a fallu attendre l'ouverture du musée d'Orsay pour que soit placé sous les yeux du grand public « le Labourage nivernais », une grande toile qui donne une assez juste idée de son travail.

Peut-être parce que la personnalité de Rosa Bonheur a éclipsé son œuvre. La George Sand de la peinture -plus scandaleuse encore que sa contemporaine des lettres- a en effet mené une existence peu banale pour une femme de son siècle.

ROSA BONHEUR

Née le 16 mars 1922 dans la famille du peintre Oscar Raimond Bonheur et de Sophie Marquis, fille illégitime de M. Dublan de Lahet, notable de Quinsac (33), Rosa ne vivra à Bordeaux que ses premières années d'enfance. Elle a 8 ans quand sa famille déménage pour Paris; dix quand Raimond Bonheur les quitte pour entrer au couvent laïque des Apôtres saint-simoniens; onze lorsque disparaît sa mère, épuisée d'avoir à élever seule ses quatre enfants.

Cet enchaînement d'événements marquera définitivement Rosa et explique peut-être qu'il n'y ait eu que des femmes dans la vie adulte de l'artiste. Adolescente, Rosa fait la connaissance de Nathalie Micas et s'installe dans la famille de la jeune fille qui ne tarde pas à accepter leur liaison. Une famille qui suivra Rosa dans son ascension sociale et sa vie à la campagne au château de By, près de Fontainebleau. Malgré quelques scènes de ménage, le foyer ne sera défait que par la mort de Nathalie.

Quelques années plus tard, l'Américaine Anna Klumpke croise à son tour le chemin de Rosa. Elle est venue faire son portrait. Elle ne repartira pas. Cette nouvelle relation, à la fois amoureuse et professionnelle, est décrite par Rosa dans une lettre : « *Nathalie était la compagne de mon enfance, elle avait été témoin de mes luttes et de mes misères, elle avait partagé mes joies et mes douleurs. Quant à vous, ma chère Anna, vous avez pris possession de mon cœur comme ma fille devant les Muses* ».

Bravant décidément toutes les conventions, Rosa Bonheur obtiendra même qu'à sa mort, Anna Klumpke soit inhumée dans son tombeau au Père-Lachaise où repose déjà Nathalie Micas.

Cette vie hors norme n'était bien sûr possible que grâce au talent, au travail et au succès du peintre. Dans ce domaine aussi, elle sut faire respecter son indépen-

ROSA BONHEUR

dance. Les usages de l'époque confiaient plutôt aux femmes des portraits ou des natures mortes, mais Rosa Bonheur se sentait faite pour l'art animalier et ne dévia jamais de ses choix. Elle n'hésitait pas à se rendre dans les abattoirs -déguisée en homme pour éviter les quolibets- pour observer ses sujets de plus près. « *Pour dessiner correctement un animal, disait-elle, il faut savoir ce qui se passe sous la peau* ».

Sa maison était d'ailleurs entourée d'une véritable ménagerie avec des bœufs, des cerfs, des renards et même des lions. Dans le château de By, transformé en musée, sont aujourd'hui encore stockées les milliers de plaques photographiques qui lui servaient de référence pour peindre au plus près de la vérité zoologique. Elle y réussissait si bien que certaines de ses toiles sont maintenant utilisées pour reconstituer l'apparence de races disparues.

Au-delà de ce savoir-faire et de certaines réussites picturales qui la placent parfois au niveau des grands paysagistes de son temps, elle montra aussi une efficacité remarquable dans la gestion de sa carrière. Moderne, décidément, elle se choisit un marchand, sut adapter son travail au goût de la clientèle (peut-être un peu plus qu'il n'aurait fallu) se créa un personnage et partit à la conquête des marchés étrangers. Sans oublier de broser régulièrement les très grandes œuvres qui devaient lui assurer la postérité.

Mais surtout, elle sut faire passer sur les pelages et dans les regards un souffle de vie, et léguer à nos génération urbaines la chaleur d'un univers animal dont elles ont presque tout oublié.

Geneviève Lethu, la magicienne de La Rochelle

Juillet 2001, par Dominique de Laage

Entre l'univers empesé des boutiques d'art de la table qui domine jusqu'aux années 70 et la mode des kolkhozes domestiques qui apparaît dans la décennie 90 à travers de grandes surfaces à l'accent nordique, il y a eu les années Geneviève Lethu.

Souvenez-vous de la fin des années 60, du triomphe du Formica et de l'électroménager... Les filles désertent la bonne vieille cuisine de maman, bradent le vaisselier de mémé et rêvent d'envoyer leur service quarante-quatre pièces à la

Geneviève Lethu

casse. Celles et ceux pour qui dresser une table demeure une fête s'inquiètent. Menacés de ringardise, les accros aux petits plats dans les grands se demandent à quelle sauce ils seront mangés. Et planquent leurs saucières bêtement assorties aux raviers, soupières, et autres plats ronds... L'art de la table et tout ce qui entoure la bonne bouffe commence à tourner vinaigre dans les foyers de la classe moyenne.

C'est alors que Geneviève Lethu ouvre son premier magasin, à La Rochelle, le 8 mars 1972. Cette jeune femme de 28 ans, ne se fiant qu'à son instinct et au souvenir acidulé des grandes tablées traditionnelles de son enfance dans la région nantaise, révolutionne l'art du repas. En rassemblant dans sa boutique vaisselle, verres, couverts, nappes, serviettes, ustensiles de cuisine, torchons et éléments de décoration, soit tous les objets nécessaires à la préparation et à la consommation d'un repas jusqu'alors disséminés dans une dizaine de magasins différents, elle redonne un coup de jeune au verbe recevoir.

Localement, la magie fonctionne immédiatement. En 1972, la fête des Mères prend à La Rochelle un tour particulier. Les client(e)s n'en reviennent pas de pouvoir acheter des assiettes ou des couverts à l'unité. De trouver belles des casseroles... Les jeunes femmes craquent devant les égouttoirs à vaisselle en bois blanc et toute cette féerie de cuillères, louches et torchons... Le chiffre d'affaires réalisé au terme de cette première année d'exercice est plus du double que prévu.

Sans vraiment le réaliser encore, Geneviève Lethu a tapé dans le mille. Dès l'année suivante, elle ouvre d'ailleurs un second magasin sur l'île de Ré, anticipant une nouvelle fois sur la mode. Dans ses deux boutiques, elle impose une harmonie et sa personnalité jusqu'au bout, tranchant sur le côté souvent obséquieux du petit

Geneviève Lethu

commerce traditionnel. On repart ainsi de chez elle avec des poêles en fonte emballées dans du papier kraft. La classe moyenne branchée, urbaine, rochelaise en somme, adore !

Régulièrement, des clientes ébahies lui avouent combien elles aimeraient tenir une boutique semblable à la sienne. Des réflexions qui ne tombent pas dans l'oreille d'une sourde. L'ex-étudiante qui se destinait au professorat et qui a changé d'avis « grâce à l'Éducation nationale » au lendemain de son échec à l'agrégation, se remémore l'un de ses cours dans lequel il était fait état d'un mode d'exploitation commerciale américain appelé « franchising ». Dès octobre 1973, le premier magasin franchisé Geneviève Lethu ouvre ses portes à Poitiers. Non contente de bousculer l'art de recevoir, la Rochelaise secoue celui de commercer.

Grâce au turbo de la franchise, la fusée décolle. En 1975 est ouvert à Bordeaux son magasin n° 5. En 1978, celui de la rue de Rennes à Paris fait définitivement sortir son nom de la confidentialité. Elle lance enfin sa première collection personnelle en 1979.

Près de trente ans après ce premier magasin rochelais, Geneviève Lethu, 58 ans, est en pleine forme dans ses bureaux dominant le port et les tours de la cité protestante. Avec 155 points de vente à travers le monde et 400 millions de francs de chiffre d'affaires, elle qui fit « de la prose sans le savoir » à ses débuts, s'enorgueillit d'avoir su également durer et grandir.

Car Geneviève Lethu est désormais une institution grand public, qui développe deux collections annuelles, toujours sur les mêmes principes de base et avec le même appétit de bonheur chic et pas cher. En prenant de l'envergure, son navire s'est assis. « *Jusque dans les années 80, nous étions la coqueluche d'une certaine*

Geneviève Lethu

élite, de la jeunesse d'une certaine élite plutôt. C'est vrai qu'aujourd'hui, nous sommes rentrés dans les moeurs. » Elle n'a pas modifié son mode de vie d'un iota, partagé entre Ré et La Rochelle. *« Ma drogue comme celle de mon mari, c'est le boulot. J'aimerais mourir une pile d'assiettes dans les mains »*, confesse-t-elle.

Pourtant, les Lethu ont vendu la majorité de leur capital en 1997, conservant néanmoins la gestion de l'édifice. Preuve que la maîtresse de maison saura également se retirer. Avec élégance, évidemment.

Aliénor, femme libre

Juillet 2011, par Christian Seguin

Je suis Aliénor d'Aquitaine, fille du duc Guillaume X, petite-fille de Guillaume IX, le premier troubadour. Je me souviens comme d'hier de ma robe écarlate et du diadème d'or qui me ceignait le front à la cathédrale Saint-André. Bordeaux exultait. J'ai cru à ce mariage avec Louis VII, même si je ne l'ai pas trouvé bien gaillard pour jouer en première division. Il m'aimait. Et il m'écoutait. J'ai eu de l'influence sur lui au début. Il m'a suivie quand je l'ai poussé à reconquérir Toulouse - ô Toulouse ! - au nom de ma grand-mère Philippa. Il a tenté. Pour le remercier, je lui ai offert un vase taillé dans un bloc de cristal.

Aliénor

Bordeaux, c'est une partie de mon enfance au palais de l'Ombrière. J'avais 7 ans quand ce fou de grand-père est mort. Il traumatisait l'Église avec son harem de Poitiers où toutes les femmes étaient habillées en nonnes. Mais je garde le souvenir ébloui de la cour.

Le monde me semblait s'enivrer du seul parfum de la poésie. J'ai appris le latin dans les psautiers. Les œuvres profanes m'ont illuminée. La littérature me tenait le corps, et je dois à la lyrique d'oc de m'avoir attribué un refuge pour toujours. C'est ma langue, mon sang du Sud, même si ma vie, ainsi qu'elle a creusé son chemin, entre les ennemis capétiens et Plantagenêts, en témoigne peu. Je dois aux troubadours d'avoir cru à un monde meilleur. Je n'ai jamais oublié Cercamon, « Cherche-Monde », le virevoltant jongleur gascon, ni le bon Bernart de Ventadour qui me chanta, l'imprudent, comme il l'eût fait de sa femme.

La deuxième croisade a bouleversé ma vie. J'y suis allée avec Louis parce que je voulais partir à la tête des contingents de nobles et de gens d'armes fournis par mes vassaux. Il y avait là, notamment, Jaufré Rudel, le seigneur de Blaye. J'ai aussi retrouvé là-bas mon oncle Raimond, prince d'Antioche. J'ai été renversée par l'accueil somptueux de l'empereur de Byzance, le basileus Manuel Commène, et l'opulence de la seconde Rome. Mais Louis n'a pas aimé les mystères de l'Orient, ni ma complicité avec Raimond. Il m'a accusée, au prétexte que j'ai toujours trouvé mon oncle beau et sans rival au métier des sciences de la chevalerie. Notre mariage est parti en vrille. Il m'a répudiée au retour en invoquant notre degré de consanguinité.

La réalité est que j'étais coupable de ne pas avoir amené un enfant mâle sur la scène des Capétiens. La vérité, aussi, c'est que je me tenais plus au côté d'un moine

Aliénor

que d'un amant. Au fond, toute mon existence s'appuie sur cette croisade calamiteuse. Que n'a-t-on raconté sur moi ?

Les chroniqueurs m'ont couverte de boue. Ils m'ont attribué la responsabilité de la rupture et de l'échec de l'expédition. Hélinand de Froidmont et Aubry de Trois-Fontaines ont eu l'ignominie d'affirmer que je me suis conduite plus en putain qu'en reine. À cette époque sans Chiennes de garde, une femme n'a pas droit de réponse.

Pâles et petits misogynes. Ils ont suivi à bas bruit le principe chevillé aux textes chrétiens depuis Isidore de Séville, qui spécifie que la femme est un être versatile parce que gouverné par ses organes, sexuels bien sûr. Je n'ai jamais ignoré les ragots lancés dans les tavernes, parmi les clercs ou les étudiants de la rive gauche, me désignant à l'errance d'une femme perdue, victime de sa libido. J'aurais eu une relation incestueuse avec Raimond. À les écouter, j'ai couché avec une armée de Sarrasins, dont Saladin lui-même... qui était enfant pendant cette expédition.

Je n'aurais pas eu le droit après mon divorce de choisir Henri Plantagenêt. Probablement quelqu'un aurait-il dû m'attribuer un lot qui convienne à la couronne de France. Pourquoi me prêter une liaison avec l'évêque de Poitiers, Gilbert de La Porrée, ou le connétable Saldebreuil ? Triste bas monde qui m'a condamnée à la nymphomanie quand je lisais Ovide. J'ai été salie, toujours, parce que j'approchais le pouvoir. À travers moi, il a fallu aussi dénigrer le lignage Plantagenêt pour rendre plus vertueux les Capétiens et asseoir leur suprématie.

La politique use de procédés immoraux. C'est vrai, j'aime les hommes prestigieux, cultivés, courageux. J'aime les tatoués, plus que les contemplatifs. J'ai écrit à Henri quand je me suis retrouvée seule. Sa fougue m'a touchée. Ses yeux gris

Aliénor

aussi. Ensemble, nous avons dirigé le plus vaste regroupement de territoires du XIIe siècle, de l'Écosse aux Pyrénées. Il écrivait des vers. Je lui faisais des héritiers, dont ces fameux mâles qu'un ventre de femme bien née doit produire pour sceller les alliances. Mais il a changé et s'est exhibé avec cette catin de Rosamonde, que l'on m'a accusée d'avoir empoisonnée. Il m'a bafouée. J'ai soulevé ses fils contre lui.

Je n'ai pas d'aptitude à la soumission. J'ai attendu d'agir, en remplissant ma fonction première. Entre 1153 et 1166, j'ai mis au monde huit enfants. Dans cette vie où beaucoup de grossesses tuent, j'ai eu la chance d'avoir une santé.

Me voici à 78 ans. J'ai enterré mes maris et six de mes dix enfants. Henri m'a bouclée pendant quinze ans. J'en avais dix de plus que lui et il était écrit que je devais mourir la première. Sa mort m'a libérée. Je mène le combat. Richard, dit Cœur de Lion, avait à se marier. Son homosexualité et ses scènes ridicules de repentir où il implore le pardon pour des actes contre nature ne m'ont pas intéressée. J'ai traversé l'Aquitaine pour embarquer Bérandère, la fille de Sanche de Navarre. J'ai chevauché avec elle jusqu'en Sicile pour la lui confier. Je n'ai pas bougé un cil avant qu'il se soit engagé à l'épouser. Richard mort, j'ai défendu Jean sans Terre, mon dernier fils. Ce n'est pas le mieux fini, mais c'est ainsi. Le règne des Plantagenêts commande. J'étais à Loudun le 29 avril, à Poitiers le 4 mai, à Bordeaux le 1er juillet. Me voici à Soulac, à la fin des terres, pour traverser l'estuaire. Un trésor de mon royaume.

On prétend que la politique m'a conquise à 45 ans. M'a-t-elle jamais quittée ? Je me suis introduite dans un cercle où je n'étais pas invitée. Ma curiosité d'esprit m'a maintenue droite. J'ai nié ma propre personne en tentant d'éliminer ces futil-

Aliénor

ités qui nous avilissent. Je n'ai pas été dupe des contempteurs. J'ai aimé, telle que ma culture du Sud m'y poussait. Mais l'amour courtois n'est pas une armure qui protège des monstruosité de la vie. Pour garder l'étoffe de la dignité, mieux vaut chevaucher.

Régine Chopinot, traversée par le feu

Juin 1997, par Catherine Darfay. Photo Dominique Jullian

La natte adolescente, le visage nu et le rire franc signalent une Régine juvénile, que trente ans de danse ont préservée des maussades postures de la quarantaine. A part ça, la Chopinot paraît plutôt posée. Zen sur sa chaise raide. La rousse tonitruante qui triomphait au concours de Bagnolet en 1981, faisait courir à ses spectacles survoltés un jeune public jusque-là peu attiré par la danse contemporaine, habillait ses danseurs des fringues extravagantes de Jean-Paul Gaultier et séduisait par sa danse électrique et brutale se serait-elle assagie ? S'endormirait-elle, à La Rochelle, sous les effets conjugués de la douceur atlantique et du confort -relatif- de l'institution qu'elle dirige sous le label ballet national ?

Régine Chopinot

Pas vraiment. La chorégraphe s'avoue toujours « travaillée par le feu » : « *D'une création à l'autre, je ne débranche jamais. Je cherche tout le temps. Les choses marinent en moi, me travaillent à mon insu et se mettent en place quand je me retrouve face aux danseurs en chair et en os, avec ce qu'ils dégagent, avec la façon dont ils "mangent" ce que je leur propose. Voilà.* » Voilà donc Régine Chopinot repartant au « feu » pour en faire crépiter les « paroles ».

Le titre de son nouveau ballet sonne comme une obsession : « Le feu, c'est ce qui fait qu'un danseur se met en mouvement, c'est ce qui pousse un artiste à prendre des risques. C'est très important. En fait, ce thème était déjà présent dans d'anciennes pièces comme "Appel d'air" ou "KOK". Dans "Végétal" aussi puisque le ballet se terminait sur l'image de tas de feuilles prenant feu... »

Le feu lui vient de plus loin : d'une enfance radieuse, pourtant passée loin des beaux quartiers pourvoyeurs de petits rats. « *C'était en Algérie. J'ai passé les cinq premières années de ma vie comme une sauvageonne, en liberté totale dans le soleil et la mer. J'ai été tatouée par ça. Tout mon corps, tout mon imaginaire en ont été déterminés. Ce genre de relation avec la nature donne des corps libres, des pensées délirantes, de la force et une grande faculté d'adaptation.* »

Et tant pis s'il n'y avait pas d'artistes dans la famille Prélonge (son nom d'origine) pour la pousser à s'exprimer, puisqu'elle avait déjà la flamme : « Un enfant qui monte aux arbres a beaucoup plus de facilités à faire un tour en l'air qu'un gamin qui est dans un cours de danse depuis l'âge de cinq ans », constate-t-elle. Et de regretter qu'il y ait de moins en moins d'arbres, ou plutôt que les gosses n'y grimpent plus guère...

Régine Chopinot

En France, il y eut ensuite les cours de danse classique avec Claude Bessy, la découverte de la danse contemporaine avec Marie Zighera, la première compagnie, à Lyon, les premiers succès au début des années 80. Mélange de chance et de galère : *« Franchir la trentaine en pleine explosion des années Lang, c'est effectivement des circonstances favorables. Cela dit, on en a chié, avant. On a connu les saisons sans argent et les huissiers à la porte parce qu'on n'avait pas payé l'électricité. Il fallait persévérer. La chance est une condition nécessaire au métier d'artiste, mais pas suffisante. Il faut aussi de la résistance, de la folie, de la passion. De la passion, surtout : être poussé par une nécessité qui nous dépasse. Ne pas douter. Ni des autres ni de soi. »*

Débarquée à La Rochelle en 1986 pour y créer le Centre chorégraphique national Poitou-Charentes, désormais à la tête d'un Ballet atlantique Régine Chopinot qui pratique aussi bien la création que le répertoire, la chorégraphe ne s'estime pas « arrivée » pour autant. Elle sait que les temps de crise sont durs aux artistes. Que les institutions culturelles sont perçues comme des citadelles « pleines d'argent et de gens aigris »... et qu'elles l'ont parfois été.

La morosité des temps l'inquiète, elle qui n'imagine pas un monde sans artistes : *« Je n'ai pas été une enfant gâtée. A 19 ans, j'avais un gamin, j'étais bien obligée de travailler. Tout ça pour dire que j'ai toujours eu les pieds sur terre. C'est essentiel pour diriger une compagnie : il faut avoir conscience qu'on travaille avec une partie de l'argent public. Ça ne signifie pas qu'on doit transiger avec la création : je ne ferai jamais un spectacle pour remplir les salles. Au contraire, je crois qu'il faut arrêter de caresser les gens dans le sens du poil.*

« Je sais bien que les gens ont d'autres préoccupations que la culture mais l'imaginaire qu'elle fournit est essentiel, même pour chercher un boulot ! En ces temps de rétré-

Régine Chopinot

cissement des valeurs, il nous faut sans doute remonter au créneau. Ne serait-ce que pour faire comprendre que le travail du corps n'a rien d'une prise de chou. C'est au contraire se relier à son propre poids, aux autres, à l'espace. C'est du plaisir et c'est du partage. »



Elle devient volubile, la Régine, quand elle parle de travail, de voyages, de livres et de rencontres. De rencontres, surtout : « *Toute seule, je ne fais rien. J'ai besoin de l'alchimie du travail à plusieurs, où on se cuit les uns les autres.* » Tiens, encore la métaphore du feu ! Normal : qu'il s'agisse de la boxe pour « KOK » ou de l'art roman pour « Saint-Georges », la chorégraphe s'enflamme pour les thèmes qu'elle traite. Elle se les approprie avec curiosité, opiniâtreté et même érudition.

Ainsi, pour « Paroles du feu », elle en appelle à Bachelard aussi bien qu'à la transpiration des corps. Moyennant quoi, elle aurait pu être chercheuse dans un labyrinthe de bibliothèques. Ou plutôt exploratrice, pour mieux brûler son énergie. Et ses appétits ne sont jamais consumés.

Simone Noailles, l'authenticité

Mai 1995



Il a fallu que Simone Veil elle-même s'en mêle. Qu'elle écrive personnellement à Simone Noailles pour lui demander de bien vouloir accepter la Légion d'honneur... C'est que « la Grande Mademoiselle de Bordeaux » , comme titrait « le Monde » du 14 novembre dernier, a un fichu caractère : « M. le Maire me l'avait déjà proposée plusieurs fois , rappelait-elle hier midi au Palais-Rohan. J'avais toujours refusé. La Légion d'honneur, mon père l'a eue à Verdun où il a perdu deux frères et a été blessé sept fois. Mais cette fois, j'ai pensé qu'il y aurait de l'orgueil de ma part à la refuser encore. »

Simone Noailles

Ainsi donc, il y avait foule dans les salons de l'hôtel de ville lorsque Jacques Chaban-Delmas épingla sur le revers de la veste du tailleur gris de Simone Noailles, son plus sûr soutien pendant trente ans, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il fallait bien qu'avant de laisser la place aux nouveaux occupants, le maire distingue Simone Noailles de ses autres collaborateurs.

En quelques phrases, Jacques Chaban-Delmas, visiblement fatigué et ému, retraça le parcours et l'action de « notre Simone » : née à Clermont-Ferrand mais de parents bordelais, études chez les ursulines, brillant baccalauréat puis licence d'anglais et diplôme d'éducatrice spécialisée à l'Institut catholique de Paris. Quelques années d'enseignement. Arrivée à Bordeaux et, en 1964, la rencontre avec Chaban. La suite, on la connaît. Elle appartient à l'histoire des cinquante ans de vie chabaniste : « Une action inlassable et puissante » vécue comme un sacerdoce, une main toujours tendue aux plus petits, aux plus faibles.

Avec cette inimitable façon de dire ce qu'elle pense, chaleureuse et nette, précise et efficace, Simone Noailles s'adressa à tous, élus, fonctionnaires, parents et amis, magistrats et directeur de la maison d'arrêt, représentants de tous les établissements d'action sociale dont elle a la charge et membres d'innombrables associations, collaborateurs quotidiens et personnalités locales. Du cardinal Eyt à Jeanine, sa fidèle secrétaire, de Jean-François Lemoîne, PDG de « Sud-Ouest », à l'ancien détenu devenu contractuel municipal, chacun retrouva « sa » Simone Noailles, passionnée, réaliste et rigoureuse.

La justice ? « *Ce n'est pas en infligeant des peines de plus en plus lourdes et en construisant des prisons que nous aiderons les personnes en grande difficulté. Si on fait une faute, il ne faut pas la payer toute sa vie. Il faut refaire confiance à la nature humaine.* »

Simone Noailles

La politique ? « *L'équipe à Simone est connue pour son esprit social. Elle n'est inféodée à aucun parti politique. Je m'en vais de moi-même. Il faut savoir partir et laisser la place aux autres. J'ai des milliers de fiches que je laisserai à mon successeur, si je suis d'accord avec lui !* »

La transparence ? « *J'ai les lignes directes de tous les gens importants de Bordeaux. Et j'ai toujours reçu tous ceux qui le voulaient.* »

Le maire ? « *Si je n'avais pas eu votre écoute et votre appui constants, je n'aurais pas pu faire ce que j'ai fait, des choses passionnantes, parfois à la limite de la légalité !* »

La retraite ? « *Je quitte Bordeaux pour deux mois. Trois semaines en Colombie pour retrouver les enfants de la Bergerie à Bogota et des visites à des tas d'amis. Ensuite, je continuerai dans certains domaines mais je n'ai pas l'intention de revenir à la mairie, rapidement du moins ! Quand on a un poste important et qu'on le laisse, on est très vite oublié.* »

Ensuite, il y eut « le verre de l'amitié bordelaise », puis pour le maire et son épouse, un déjeuner restreint dans la salle à manger en compagnie du commandant Cousteau. Ainsi va la vie.

Jeanne d'Albret, princesse rebelle

Février 1955, par M. Th. de Casamajor

Un minois chiffonné auquel un nez trop long donne du caractère, une bouche volontaire qui ne rit que rarement, un regard étonnamment profond empreint de mélancolie et de hauteur, un teint mat que l'indignation et la colère empourprent vite, composent à cette enfant une physionomie dépourvue de beauté mais digne d'intérêt car précocement mûre. Comment en serait-il autrement ? De graves responsabilités pèsent lourdement sur ses épaules menues : la petite Jeanne, fille du roi de Navarre et de Marguerite d'Angoulême. est la nièce de François 1er; fille unique, c'est elle qui doit hériter de la haute et de la basse Navarre, que détient pour l'instant Charles-Quint. Ce dernier, alors qu'elle jouait encore à la poupée, a demandé sa main pour Maximilien d'Autriche, son neveu, cependant que François 1er propose, en premier candidat, un prince français : Antoine de Bourbon-Vendôme.

Jeanne d'Albret

Les parents, ambitieux, dédaignent ce parti-là : Ils rêvent de... châteaux en Espagne, cette Espagne si proche du Béarn; mais il ne faut surtout pas heurter de choc le roi de France; aussi, cherchent-ils d'abord à louvoyer prudemment.

Il convient de soustraire l'enfant à la tutelle jusqu'à présent douce mais volontaire de François 1er; il est donc indispensable qu'elle quitte Alençon, il faut bonnement l'enlever en Gascogne. Des plans sont ourdis... trop tard. Le roi, prévenu de ce projet, prend les devants, et sur son ordre, la petite princesse est conduite au vieux château de Plessis-lez-Tours, de triste mémoire cette citadelle sinistre hantée par l'ombre de Louis XI. Jeanne a onze ans tout juste; déjà triste d'abandonner Alençon souriant de mille grâces où elle vivait entourée de gentilles demoiselles d'honneur folâtrant dans les vastes jardins, élevant — car elle chérit les plus humbles animaux — toute une petite basse-cour étonnamment apprivoisée, voici qu'elle entrevoit au terme d'un long voyage une forteresse lugubre, hérissée de défenses et dont les lourdes portes se referment sur elle... Orgueilleuse l'enfant retient ses larmes, elle devra les retenir souvent. Captive respectée, choyée même, séparée des parents qu'elle voyait rarement mais avec quelle joie ! elle maigrit, languit et songe, rêvant à l'événement qui viendra la délivrer.

Au loin les parents, partagés entre le désir de ménager un monarque redouté et l'espoir de conclure une union avantageuse, épiloguent et discutent. Soudain, coup de théâtre : le roi de France exige que sa nièce épouse le duc Guillaume de Clèves, ennemi acharné de Charles-Quint. Marguerite de Navarre, n'osant contrarier délibérément un frère tant chéri, trouve un subterfuge : or feindra de consentir, cependant que l'enfant, chapitrée, protestera par écrit, reconnaissant qu'une telle

Jeanne d'Albret

union lui aura été imposée ». Toujours la même triste politique : gagner du temps.

Prévenue par un envoyé secret, la petite princesse, docile s'incline; mais déjà quel trouble dans cette jeune âme... Que signifient toutes ces dissimulations, toutes ces complications ?

Elle n'est pas au bout de ses étonnements, pas au bout de ses peines non plus, car François 1er est désireux que l'affaire soit rapidement conclue. Les parents ont beau chercher mille et un prétextes : rage de la fiancée, son mauvais état de santé, la nécessité de consulter les Etats du Béarn, le roi de France se montre implacable, il menace sa nièce, qu'il nomme « moucheron de fer », de l'enfermer dans une prison. L'arrivée du prétendant n'arrange pas les chutes, au contraire Jeanne se révolte, elle ne comprend guère l'attitude soumise de ses parents; l'aurait-on trompée, va-t-on le marier contre son gré ? En qui avoir confiance ?

Hélas : elle n'est qu'un instrument entre les mains de plusieurs ambitions, un jouet dont il s'agit d'adroitement se servir. Dans le fond de son âme, Marguerite de Navarre la soutient officiellement, elle la fait fouetter. Les jours passent, pleins d'épouvante et de pleurs dissimulés, et à Châtelleraut, le 14 juin 1541 -Jeanne a treize ans- les fiançailles sont célébrées, suivies du mariage. Quelles horribles cérémonies, si l'on songe au désarroi d'un cœur d'enfant bouleversé par la méfiance et la révolte. Il est vrai que l'épouse... éventuelle a encore signé deux protestations de violence. Mais cela ne saurait maintenant suffire à la rassurer.

Elle fait triste mine au matin de ces épousailles forcées, aux cotés de ses parents qui, confiants dans leur stratagème, sourient le plus politiquement du monde et que le fiancé, tout satisfait de devenir neveu du roi de France, « se pâme d'aise ».

On n'aura pas raison de la petite mauviette, pas aisément du moins car au mo-

Jeanne d'Albret

ment d'avancer jusqu'à l'autel drapé d'or, Jeanne s'arrête; elle ne veut pas aller plus loin et il faut que François 1^{er}, furieux, somme le connétable de Montmorency d'emporter la courageuse rebelle jusqu'au dais devant lequel va être dite la messe.

Le très jeune âge de Jeanne permet que son mari ne passe point la nuit auprès d'elle. Il n'en passera aucune. Jeanne épousera par la suite le premier élu de son cœur : Antoine de Bourbon-Vendôme. Mais auparavant, traitée avec la dernière des rigueur, elle s'en ira méditer derrière les grilles de Plessis-lez-Tours sur les dangers qu'il y a pour une princesse de France à montrer trop tôt une volonté personnelle.

Simone Mahler, la beauté en héritage

Janvier 2017, par Aude Ferbos

Simone Mahler : le nom de l'institut de beauté parle à toutes les Bordelaises. Son éternel masque aux fraises et sa gelée éclat, à toutes les fidèles des cosmétiques du même nom. Et pour cause : l'histoire de la marque experte en soins du visage est intimement liée à la région. Mais avant d'être un flacon de démaquillant ou une crème antirides, Simone Mahler est une femme. Une très belle femme.

Simone Mahler

D'abord intéressée par des études de médecine, elle s'oriente finalement vers l'esthétique. Un projet que cette Suisse concrétise à son arrivée à Bagnères-de-Bigorre en 1939 en installant son premier institut de soins dans le salon de l'appartement familial. Puis, dès 1946, avec son mari chimiste, elle décide de développer sa propre ligne de cosmétiques et s'installe à Bordeaux, où elle inaugure son institut (rue Huguerie). Pionnière, elle développe une vision personnalisée de l'esthétique, basée sur un diagnostic de peau très précis et l'ordonnance de beauté : la prescription de soins adaptés à l'épiderme de la cliente. En parallèle, Simone Mahler ouvre une école française d'esthétique, donne des conférences et diffuse sa philosophie pratique de l'esthétique. Dans la foulée, un deuxième institut bordelais est ouvert en 1950 (rue Vital-Carles), puis deux autres à Toulouse et Bayonne, tandis que la fabrication des cosmétiques s'industrialise.

À la fin des années 1960, la Bordelaise d'adoption a jeté les bases du premier réseau d'instituts de beauté en France. Ses fils, Daniel et Benjamin, reprennent l'affaire et développent dans les années 1970 un réseau commercial sur le mode américain : à son apogée, la marque compte 80 franchises et une trentaine de succursales disséminées surtout dans le Sud-Ouest, jusqu'à Paris et dans le Nord.

Après des difficultés de gestion dans les années 1990, Simone Mahler est rachetée par Sothys en 2001. Puis récemment reprise par Michel Grillon, ancien cadre chez Sothys. Plus de soixante-dix ans après son lancement, l'histoire de la marque se poursuit, le nouveau PDG a bien l'intention de faire fructifier la maison en relançant son expansion en France mais aussi à l'étranger sur un modèle économique sécurisé.

À Bordeaux, la maison mère, les clientes sont désormais accueillies place de la

Simone Mahler

Comédie, dans un institut de beauté aux couleurs de la région, avec vue sur le Grand Théâtre et la colonne des Girondins. La marque a associé la technologie à son savoir-faire manuel. Ainsi, le diagnostic de peau n'est plus réalisé à la loupe mais à l'aide d'un appareil qui passe méthodiquement chaque pore du visage au crible : rides, déshydratation, zones grasses, boutons et autres défauts sont scannés. Les résultats du test détermineront le soin appliqué par l'esthéticienne dans l'une des six cabines où efficacité et détente sont convoquées. Un effet bien-être que Claire Mouchague, esthéticienne chez Simone Mahler depuis 1984, connaît bien : « Autrefois, quand ses patientes avaient du vague à l'âme, un psychiatre bordelais leur disait : "Allez donc chez Simone Mahler !" »

La roulotte Labèque et ses enfants terribles

Septembre 1984, par Florence Mothe

Cela ressemble à l'Espagne ou à l'Italie. Un hôte de bleu et de feu, plein d'escaliers dérobés et d'issues secrètes, où flâne encore la silhouette cassée du « Bossu ». Nous sommes à Paris, chez le banquier Law, celui du Système et de la cannelle. Au coin de la rue Quincampoix, la grue bariolée de Beaubourg racole le quartier. Mais chez Katia et Marielle Labèque, le temps s'est arrêté sur un silence, fait de calme et de solitude. Quatre pianos ont leur maison à eux, de l'autre côté de la cour. Ici, la vie haletante des virtuoses fait escale, auprès d'un canapé beige, d'une chambre tendue de bleu.

Les sœurs Labèque



Elles rentrent du Japon : triomphe à Tokyo et Osaka; images traditionnelles et symboliques, fleurs, flashes et bravos. Les bagages sont encore dans l'entrée, mais Marielle a déjà fait le marché ce matin. On défera les valises juste assez longtemps pour porter les robes chez le teinturier et on repartira : Carnegie Hall le 30 septembre. D'ici là, « le Grand Echiquier », suprême consécration et suprême angoisse; trois heures de télévision en direct, préparées par quatre jours de répétitions au Buttes Chaumont.

Pour Katia et Marielle, la musique enseigne à respirer : « *J'ai lavé les épinards* », dit Marielle. « *J'ai fini de choisir les tissus pour la nouvelle maison du Pays Basque* », répond Katia.

Les sœurs Labèque

C'est fait. La roulotte Labèque et ses enfants terribles abandonne et ses longues pelouses léchées par le vent marin; une oasis de trente années. « *A Ahetze, dit Marielle, les parents vivront chez nous. A « L'Enfant roi », on était encore de toutes petites filles. Difficile de faire comprendre à papa-maman qu'il y a dix-huit ans qu'on a dix-huit ans.* »

Pourtant entre Pierre et Ada Labèque et leurs filles, c'est plus qu'une complicité. Pierre, le généraliste rugbyman, devenu pédiatre par dévouement à l'enfance inadaptée, a été la vedette du B.E.C. et de l'Aviron Bayonnais, club fameux avec lequel ce troisième ligne fut champion de France en 1943. Ada, la pianiste, est née à Torre del Lago, dans cette Italie de Puccini où des beautés trop anciennes menacent l'inexorable cours du temps. Sa famille n'aimait pas le Duce. Elle abandonna donc cette terre de nulle part qui vient de la mer et finit dans un lac, pour s'exiler loin des roseaux et des herbes à pointes.

Le début de la planète Labèque commença par quelque chose de rude : « Cela s'appelle le coup de foudre, dit Katia. Maman a honteusement dragué papa. Elle lui a dit: « *Vous resterez bien une heure de plus* ». Il y a quarante ans que ça dure. »

Le reste se perd dans des images sorties tout droit de « Ramuntcho ». A 3 ans, Katia accompagne d'un doigt balbutiant sur le piano de maman, merveilleuse interprète et élève favorite de Marguerite Long, les chants de soutien à l'Aviron Bayonnais. Si ce n'est pas un destin, ça y ressemble. Pourtant, pour les Labèque, rien n'aura été facile. Ne rappelons pas le studio de Boulogne, la rue de Madrid, les sourires mi-figue, mi-raisin de la gentry locale qui les trouvait bien culottées, ces petites, d'avoir en plus du talent; et puis toutes les épines qui accompagnent invariablement la jeunesse, la chance, le courage, le travail, le succès, la différence. La

Les sœurs Labèque

vie ne pardonne pas tout cela. Et ce n'est pas d'hier : M^m de Staël évoquait déjà « le deuil éclatant du bonheur dans sa glorieuse parure », mais elle était moche comme un pou, ce n'est donc pas un bon exemple.

Aujourd'hui, Katia n'aurait pas vraiment le temps d'avoir un enfant et Marielle s'accommode, momentanément, de sa solitude. « *C'est comme ça que l'on se retrouve grand-mère sans avoir accouché, dit-elle. Moi, je joue du piano.* » Parlons-en de ce fameux clavier. Quatre heures minimum par jour et six mois sabbatiques avant chaque enregistrement pour laisser les partitions mûrir, surtout les nouvelles, les découvertes, comme cet « Américain à Paris », jamais joué, qui résonnera pour la première fois sur le piano du « Grand Échiquier ». C'est au frère de Gershwin, Ira, rencontré à Beverley Hills, que les Labèque doivent ce cadeau somptueux. Mourant, il leur fait porter la partition pour deux pianos, inédite parce que volée jadis par un de ses proches. Gershwin s'était enregistré tout seul, en superposant deux parties de piano. Cet ultime message à la Max Linder, qui faisait apparaître un style imprévu, des ornements et des articulations jazzistes, a aussitôt fasciné Katia et Marielle. Adieu les versions enflées et leurs carapaces lourdingues. Les Labèque jonglent avec es thèmes, se les chipent, se les échangent, le lyrisme splendide de Gershwin a réintégré le jazz-land.

Aussi loufoque que semble ce programme, il ne bénéficiera ni de la négligence géniale des vieilles gloires, ni du bâclage délibéré des jouvenceaux. Katia et Marielle n'aiment pas le relâchement, ni dans la musique ni dans la vie.

Ce qui est important aujourd'hui pour elles dans le quotidien? Avoir quitté les taffetas empanachés de Saint-Laurent pour la rigueur lacée du couturier marocain Azzedine Alaya; continuer à pouvoir s'engueuler tout le temps, même en scène;

Les sœurs Labèque

s'offrir une seconde de larme à l'œil quand des petites Japonaises de trois ans leur envoient leurs mouchoirs; pouvoir rentrer trois semaines par an au Pays Basque, l'ancre, la tanière.

Sur cela seulement, elles sont d'accord. Pour le reste, tout les sépare. Marielle court six à huit kilomètres par jour pendant que Katia va au cinéma. La seconde s'abonne à Canal Plus et lit jusqu'à 6 heures du matin pendant que la première fait la cuisine. Marielle est la reine du gâteau au chocolat et du soufflé au fromage, alors que Katia ne cultive que le curry d'agneau et le petit chèvre chaud.

En janvier, elles se retrouveront à Boston sous la direction de Seiji Ozawa dans le Concerto de Poulenc. Une seule pensée les rapproche, celle peut-être de demeurer à jamais incomprises. *«Nous ne sommes pas les premières de la famille, di-sent Katia et Marielle, un cousin a déjà tout vendu pour faire le tour du monde. Quant au poète Loys Labèque, l'oncle de papa, il a toujours passé pour une sorte de demeuré. Nous assumons notre complémentarité. Katia, c'est la rapidité, l'imagination, l'instinct; Marielle, c'est l'indécision, la force et l'inquiétude. Avec l'âge, nos défauts s'accroîtront.»*

Katia et Marielle sont toutes deux Poisson, deux Poisson qui, au bord de l'Atlantique, récupéreront un jour ou l'autre, intact ou silencieux, le décor bien-aimé, parce qu'éternel, de leur bonheur ou de leur solitude.

La révolte de Jean Balde

Novembre 2006

Ses romans racontent la Gironde du début du XXe siècle. Et ses souvenirs sont encore vifs dans la commune de Latresne. Là, au bout de l'allée principale du cimetière, en pierres blanches d'une sobriété apaisante, la tombe de l'écrivain Jean Balde ne se rate pas. Disparue en 1937, cette femme de lettres bordelaise (1) s'est réfugiée au début du XXe siècle, à Latresne, après la ruine de sa famille bourgeoise. C'est la raison pour laquelle elle y est enterrée.

Jean Balde

Dans le village, l'allée de la mairie s'appelle Jean-Balde. Le Club du 3e âge porte aussi son nom. Preuve qu'elle y a laissé des souvenirs: « Je ne l'ai vue qu'une seule fois, à la gare. Elle a pris le même train que moi, pour aller à Bordeaux. J'avais 5 ou 6 ans, et je me souviens qu'elle portait un grand chapeau cloche. Le reste, on aurait dit un sac à brosse » se souvient en rigolant Jean Aubarède, pur Trensais de 85 ans. Si lui ne l'a vue qu'une fois, tout le monde savait où elle habitait. Ses voisins de table le confirment: « Le Casin, c'était cette maison décrépie sur le chemin du bord de l'eau. Elle appartenait à son grand-père. Ne la cherchez pas, il n'en reste rien, que des prairies ».



Des prairies, et le pylône électrique contre lequel l'écrivain s'est battu à la fin de sa vie. Elle n'en voulait pas dans son jardin. Cela lui gâchait la vue. Peine perdue. Alors, comme un cri de révolte, elle raconta son combat contre la modernité dans un de ses derniers romans « le Pylône et la maison ».

Après quelques amours incertaines, Jean Balde est restée célibataire. Madeleine avoue que « les rumeurs du village lui avaient attribué un demi-fiancé, mais assure qu'on la voyait régulièrement aux vêpres... ». Le demi-fiancé en question, c'était le poète André Lafon, ami de François Mauriac. Mais il renonça subitement au mariage avec la jeune femme, qui s'enferma alors dans l'écriture.

Bien que couronnée par l'Académie Française en 1928 pour son roman *Reine d'Arbieux*, et malgré le succès de ses nombreuses publications (plus d'une ving-

Jean Balde

taine de romans) Jean Balde ne roulait pas sur l'or. « On la voyait souvent marcher. Parfois elle allait même jusqu'à Bordeaux à pieds. Quand elle était fauchée », affirme M. Aubarède.

Jeanne Alleman, alias Jean Balde, s'est éteinte à La Tresne (en deux mots à l'époque) en 1937. Son souvenir est cependant encore présent chez les plus anciens Tresnais. Certains de ses romans sont disponibles dans les bibliothèques municipales de Latresne et Camblanes.

(1) Jeanne Alleman avait pris le pseudo de Jean Balde, en hommage à son grand oncle Jean-François Bladé

Un manager dans le marais

Juin 1994, par Christian Seguin

Il n'y aurait que le paysage de Braud-et-Saint-Louis pour maintenir cette étrange sensation que quelque chose va arriver. Un profil de centrale nucléaire sous un ciel métallisé au bout d'un marais muet de naissance, cela ne rappelle pas les Folies-Bergère. Passé ce moment d'hésitation, bien compréhensible quand on est abonné au gaz, il faut reconnaître que les centrales dont les CRS protégeaient naguère la construction, ont magnifiquement grandi. Si peu qu'on puisse passer les bras à travers les portillons en récupérant les jambes, on y croise, mieux qu'aux musées, des cars entiers de préretraités et d'imposants groupes scolaires égayés par quelques Japonais du Pays Basque. Le nucléaire des années 90 communique fenêtres ouvertes. EDF a trouvé les mots, et les gens pour les dire. On va gaiement vers les réacteurs. Du bonheur.

Martine Griffon-Fouco

Martine Griffon-Fouco est la femme, la première dans ce monde qui dirige officiellement, depuis le 1^{er} juin, l'un des dix-neuf sites nucléaires de France (1). Et à ce titre elle fait l'objet d'une curiosité ragoteuse des gazettes, la substance de l'information se résumant à ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ou, éventuellement, l'inverse. La voici entre Claudia Schiffer et Julien Lepers, personnage hybride de la civilisation de l'image, sorte de top model du kilowattheure qui saurait jouer de la clarinette sur le plateau de « Sacrée soirée ».

Peut-être est-il donc utile de revenir dans le marais, à pied, comme on le fait chez nous. Que savons-nous ? Me Martine Griffon-Fouco, ingénieur, 42 ans, vit à peu près douze heures par jour dans la centrale de Braud-et-Saint-Louis depuis six ans. Chef est un mot de son existence. Chef en 1983 de la subdivision Facteurs humains au sein du service de la production thermique à Paris. Chef en 1988 de la mission sûreté-qualité à l'intérieur du centre de production nucléaire du Blayais. Chef en 1990 de la centrale 3-4. Ainsi voit-on clairement qu'elle ne vient pas d'une pluie. Elle dirige un site où travaillent 1 070 agents EDF et plusieurs centaines de sous-traitants selon les saisons.

Des commentaires qu'elle suscite nous avons choisi ces extraits. « *Elle fait partie des gagners avec ce petit zeste de ne pas y toucher. C'est un donneur d'ordres très important, un patron de tout premier plan dans une région où les plus grosses entreprises ne comptent que 100 employés. Il se trouve que beaucoup de qualités sont réunies sur une même personne. On cherche la faille.* » (Un homme politique). Certains élus se demandent si elle est bien mûre pour accéder à de telles responsabilités. Pour moi c'est évident. Elle a l'étoffe. Elle parle beaucoup de l'emploi comme si elle en faisait un axe prioritaire » (Un élu).

Martine Griffon-Fouco



« C'est une personne nature, spontanée qui regarde derrière le miroir. Si on avait plus de femmes ici les mentalités changeraient ». (Un ingénieur).

« Il faut comprendre qu'après Tchernobyl on ne pardonnera rien au nucléaire. EDF a changé ses stratégies. Le temps est fini où les spécialistes travaillaient entre eux persuadés que les médias et les hommes politiques ne pouvaient pas comprendre. Maintenant on valorise nos erreurs et on joue la transparence. Il nous faut devenir une véritable entreprise commerçante qui doit trouver de nouvelles parts de marché. Le nucléaire c'est 80 % de la production d'électricité en France. Imaginez qu'il y ait un doute ! Elle a le rôle d'expliquer, de convaincre que nous ne sommes pas des professeurs Nimbus. » (Un syndicaliste)

Martine Griffon-Fouco

« On lui demande, à l'intérieur, d'avoir de grandes qualités de gestion dans l'organisation sociale, le personnel, la technique, les finances. A l'extérieur, elle doit communiquer avec les élus locaux qui expriment les inquiétudes des populations, les collectivités locales, les entreprises, les médias. C'est un manager, un vrai meneur. Il est nommé par un comité de gestion des carrières qui suit les meilleurs cadres d'EDF. (Un cadre d'EDF).

Martine Griffon-Fouco parle peu mais elle regarde intensément, probable effet secondaire d'une licence de psychologie. Pudique sur son parcours, attentive au sens des mots, elle souligne délicatement « qu'un homme est moins victime de son image ». Elle dit : « *L'accident figure toujours en toile de fond. On est éduqué pour vivre dans un questionnement permanent, lutter contre la routine, toujours être à niveau. Il y a ici un côté bout du monde. Le risque ne se voit pas. C'est un peu comme dans le désert des Tartares. On se prépare à l'improbable.* »

Il paraît qu'elle a un chien et trois poules. Martine Griffon-Fouco, membre de la Société française de l'énergie nucléaire et de Espaces pour demain est, depuis le 21 mai, membre de la confrérie des asperges de Vitrezay, distinction qu'elle s'est offerte lors des journées chasse, pêche et nature de Saint-Ciers-sur-Gironde. Il faisait beau. Le reste n'est que papier glacé.

(1) Une centrale de moindre importance (deux tranches) à Penly, en Normandie, est également dirigée par une femme.

Ode à la mémoire d'une pionnière

Novembre 2002, par Jacques Mahuas

Le 14 novembre 1844, à l'âge de 41 ans, décédait, 13, rue des Bahutiers, à Bordeaux, Flora Tristan usée par des années de luttes syndicales et féministes. Flore Tristan-Morcoso, dite Flora, fut l'inspiratrice du mouvement féministe français. Elle est née, à Paris, en 1803 d'un père aristocrate péruvien. A 18 ans, elle épouse le graveur Chazal, ivrogne, joueur et brute de surcroît, qui bat copieusement Flora. Elle en sera enceinte cinq fois et donnera naissance à trois enfants.

A 22 ans, elle fuit le domicile conjugal -un scandale, pour l'époque- devient vendeuse et dame de compagnie. Elle part pour le Pérou essayer de récupérer une partie de l'héritage de son père, mais doit revenir en France sans avoir obtenu satis-

Flora Tristan

faction. Elle a 35 ans quand une tentative d'assassinat lui « sauve » la vie : c'est Chazal, son mari, qui un soir lui tire à bout portant un coup de pistolet dans la poitrine. Elle en réchappe; les journaux prennent fait et cause pour elle. Et Chazal est condamné à vingt ans de travaux forcés. Flora Tristan écrira une pétition contre la peine de mort et une autre pour le rétablissement du divorce ! C'est à ce moment que s'affirma sa vocation d'écrivain social.

Cinq ans avant Karl Marx, « l'apôtre en jupons » comme on la surnommait caustiquement, appelle la classe ouvrière à s'unir. En 1838, elle publie ainsi les « pérégrinations d'une paria » où elle dénonce tout à la fois le sort des esclaves du Cap-Vert, la vie des matelots, la religion catholique, les riches péruviens et les hommes politiques. En 1840, elle revient d'Angleterre avec des « Promenades de Londres ». Elle y décrit l'aristocratie vaniteuse, les conséquences du capitalisme sauvage du XIXème siècle, Pour conclure en 1843, par l' « Union ouvrière », influencée par Saint-Simon et Proudhon. C'est là qu'elle veut lancer des souscriptions pour construire ses « Palais de l'union ouvrière » et qu'elle prône, entre autres, « l'émancipation des femmes comme condition première de l'émancipation des travailleurs. »

Pour l'anniversaire de sa mort, un dépôt de gerbe a eu lieu au cimetière de la Chartreuse à Bordeaux où elle repose sous une stèle enlirée, érigée en 1848 grâce à une souscription ouvrière. 10 000 personnes avaient assisté à l'inauguration. Elles étaient moins nombreuses hier à la cérémonie, marquée en outre par la lecture d'un poème de celle qui fut aussi la grand-mère d'un peintre, Paul Gauguin, et par l'interprétation mélancolique d'airs quechouas des hauts plateaux andins. On notait la présence de Georges Durou, président de l'Institut régional CGT

Flora Tristan

d'histoire sociale d'Aquitaine qui lut un message, des représentants de l'association Flora Tristan (son nom a aussi été donné à des écoles de la banlieue bordelaise) et de Juan Vilches, président de l'association de la Maison du Pérou (rue Saint-Remy) rappelant les liens unissant son pays, et notamment la ville de Lima jumelée avec Bordeaux depuis avril 1957.

Magnétique Eugénie Cotton

Août 2016, par Jacky Sanudo

En moyenne, seulement 2 % des rues de France portent des noms de femmes. L'occasion d'aller en dénicher une et de faire connaissance avec ces dames [épisode 1/5].

La mairie tout en longueur, béton et vitres, fait penser à une reproduction miniature des immeubles de l'ancien bloc de l'Est. L'architecture parle. Coulounieix-Chamiers est de gauche, à l'instar de ses voisines Trélissac et Boulazac qui forment la proche banlieue de Périgueux. Les Ateliers SNCF ont longtemps alimenté la commune en habitants et en... communistes notoires. Au recensement de 2013, on compte 8 108 Colomniérois. Pour la grande histoire, les bourgs Coulounieix et Chamiers sont devenus une seule et même commune en 1958.

Eugénie Cotton

À cette époque-là, Eugénie Cotton vit encore. Elle décède le 16 juin 1967, à Paris, à l'âge de 86 ans.

Nous parlons d'elle parce que, justement, une rue porte son nom derrière la mairie, grosso modo à l'emplacement d'un ancien hippodrome (jusqu'en 1913) qui servait aussi d'aérodrome. C'est là qu'est érigée la cité HLM de Chamiers, renommée il y a tout juste dix ans espace d'habitat Jacqueline-Auriol. La rue Eugénie-Cotton est constituée en grande partie par des immeubles de quatre à huit étages formant un pan de mur coloré (blanc, ocre, crème, marron). Il y a du linge aux fenêtres et des paraboles aux balcons. Quelques graffitis dans la cursive conduisent à l'espace Xavier-Aicardi, une vaste cour intérieure que se disputent un jardin d'enfants, un boulodrome et des herbes folles.

L'autre côté de la route (passée à sens unique début 2000, premier réaménagement serpent de mer inscrit depuis lors à la politique de la ville) est occupé par l'école maternelle Eugène-Le Roy, l'Inspection académique de Dordogne et l'École des parents et des éducateurs (EPE). Autant le dire tout de suite, ils ne sont pas nombreux (pour ne pas dire aucun) parmi les résidents croisés dans le quartier du Bas-Chamiers à savoir qui était Eugénie Cotton, née Eugénie Élise Céline Feytis. Les indications sur la plaque de rue ne sont pas faites pour les aiguiller. « Rue Eugénie-Cotton 1881-1975 ». Oups ! Si la scientifique est bien née le 13 octobre 1881 du côté de Soubise, près de Rochefort, en Charente-Maritime, la date de sa mort est totalement erronée, lui offrant un sursis vital de huit ans. Peu importe. Si la dame a droit de cité ici, c'est au titre de sa carrière scientifique (agrégée de sciences physiques en 1904, docteur ès sciences physiques en 1925), mais aussi et surtout de par son engagement politique sans faille. Féministe de la première

Eugénie Cotton

heure, elle est mise à la retraite d'office en 1941 de son poste de directrice de l'École normale supérieure (ENS) par décision du gouvernement pétainiste. Cela ne l'empêche pas de revenir à la charge à la fin de la guerre. Elle contribue alors à fonder l'Union des femmes françaises, et devient présidente inamovible de la Fédération démocratique internationale des femmes. Elle est également vice présidente du Conseil mondial de la paix.

Dire que cette femme était engagée est un euphémisme. Elle roule pour le Parti communiste français auquel elle adhère en 1935 et s'engage auprès des antifascistes allemands et des républicains espagnols chassés par Franco. Parmi les honneurs qui lui sont rendus de son vivant, on compte le prix Staline pour la paix et l'élévation à la dignité de chevalier de la Légion d'honneur. Pas question cependant d'occulter sa carrière scientifique. Il faut dire qu'elle est à bonne école puisqu'elle fréquente à l'ENS de Sèvres Paul Langevin et Pierre et Marie Curie. Eugénie Cotton est l'élève de cette dernière, qu'elle considère comme le modèle absolu. Plus tard, elle publiera le livre référence « Les Curie et la radioactivité ». De son côté, auprès de son mari, le physicien Aimé Cotton qu'elle a rencontré chez le couple nobélisé et épousé en 1913, elle travaille sur le magnétisme. Intime des Curie, elle est dans ses années d'étudiante la garde d'enfant de leur fille, Irène. Avec le temps, elle devient son mentor. Et la future prix Nobel de chimie (1935), auprès de son époux Frédéric Joliot (quelle famille !), ne rate pas une occasion de dire cette filiation intellectuelle et de la convier à toutes les manifestations féministes et politiques qu'elle organise.

« Cette petite fille qui mettait si gentiment sa main dans la mienne quand nous partions en promenade m'a gardé toute sa vie sa confiance et son amitié », racontait

Eugénie Cotton

Eugénie Cotton. Au moment du décès d'Irène Joliot-Curie, le 17 mars 1956, elle lui rend bien plus qu'un hommage : « *Le monde a perdu en elle un très grand savant, les peuples un guide éclairé sur le chemin de la justice et de la paix, et nous, les femmes, une amie incomparable et qui était notre orgueil.* » Qu'Eugénie Cotton ait aujourd'hui donné son nom à des rues, des écoles et des crèches prouve toute la reconnaissance de l'Histoire. Et ce, au même titre (ou presque) que Marie et Pierre Curie et que Frédéric et Irène Joliot-Curie. Dans le quartier populaire en pleine mutation de Coulounieix-Chamiers, elle a toute sa place.

La revanche de "La Schneider"

Juillet 2016, par Jacky Sanudo

En moyenne, seulement 2 % des rues de France portent des noms de femmes. L'occasion d'aller en dénicher une et de faire connaissance avec ces dames [épisode 2/5].

C'est une rue comme on en trouve beaucoup dans les centres-villes que l'on dit historiques. L'artère ne dépasse pas les 70 mètres, est à sens unique et tellement étroite qu'il est interdit d'y stationner. De fenêtre à fenêtre, des voisins au bras long pourraient se serrer la pogne en faisant attention à ne pas toucher les lignes non enfouies. Si vous demandez à un Agenais où il habite, vous aurez très peu de pro-

Hortense-Schneider

babilités qu'il vous réponde : rue . Il y a là une douzaine de vieilles maisons à étages, pour la plupart transformées en appartements, le nombre de boîtes à lettres faisant foi. Pas de quoi faire paniquer un facteur remplaçant. Malgré le peu de passage motorisé, on y trouve un garage automobile et les arrières d'un parking. Coincée entre le boulevard du Président-Carnot qui mène tout droit à la gare et celui de La République qui compte toutes les boutiques qu'une ville digne d'une préfecture doit posséder, la rue est bien placée, comme on dit. À deux pas de là, Garonne et canal se rencontrent dans un angle droit.

« Avant, j'habitais de l'autre côté du boulevard, dans le vacarme des voitures. Depuis un an et demi que je suis ici, tout est beaucoup plus calme », assure Soumahila Diarrasouba. A-t-il eu la curiosité de savoir qui était Hortense Schneider ? La demande ne le désarçonne pas. « Je suppose que c'est une Allemande ou une Hollandaise, mais je n'en sais rien. C'est vrai que je me suis posé la question sans avoir eu la curiosité d'aller plus loin. » À dire vrai, pour que Soumahila ait eu une petite chance de connaître celle qui a donné son nom à la rue où il habite, il aurait fallu qu'il soit un grand amateur d'opérette, possède un gramophone ou un tourne-disque qui lise les 78 tours. Catherine Jeanne Schneider, dite Hortense Schneider, chantait. Plutôt bien, d'ailleurs. À l'époque, en plein milieu du XIXe siècle, elle est ce qu'on appelle une cantatrice. Son père, originaire de Cologne (Allemagne), s'installe à Bordeaux, où elle voit le jour le 30 avril 1833. On dit que, dès l'âge de 3 ans, la petite pousse la chansonnette, à 12 elle vocalise. Les cours de chant et la troupe de province suivent alors qu'elle est employée chez un fleuriste. La vingtaine bien portée, elle se fait remarquer par le directeur du théâtre d'Agen, Jean Berthelier. Tombé sous le charme de sa voix et de sa plastique, l'amant

Hortense-Schneider

chanteur lui ouvre les portes de la renommée en la présentant au compositeur d'opérettes aux favoris et petits lorgnons, Jacques Offenbach.

Avant cette rencontre, c'est donc à Agen qu'Hortense, qui s'appelle encore Catherine, fait ses classes de comédienne pendant deux ans. Elle y invente « la cascade », art de l'improvisation graveleuse. Se voyant déjà en haut de l'affiche, elle débarque en 1853 dans le Paris déluré du Second Empire que fréquentent les grands de ce monde. Les choses ne traînent pas. Après une audition ratée au Théâtre des Variétés, celle qu'elle passe devant Offenbach (natif de Cologne comme son père) dans un boui-boui à succès va la conduire vers la gloire. L'amitié sincère, parfois ombrageuse entre les deux, va durer vingt ans et prendre fin avec la mort du maître de l'opéra bouffe en 1880. Alors que les soupirants et amants influents tombent à la chaîne (sa rivale honnie Léa Silly baptise sa loge « le passage des princes »), la réussite de la diva ainsi que ses caprices ne se démentent pas. Le journaliste du « Figaro » Gustave Claudin la décrivait ainsi : « Mlle Hortense Schneider avait une carnation de Rubens, avec cela un sourire vainqueur et des yeux fripons, à ce point de damner un archevêque. »

On ne parle plus que de « La Schneider » quand survient son immense succès, « La Belle Hélène », suivi au moment de l'Exposition universelle du triomphe dans « La Grande-Duchesse de Gérolstein » mais aussi « La Péricole » ou « Barbe-Bleue ». Le Tout-Paris est à ses pieds alors que sa liste d'amants célèbres continue de s'allonger. Désormais, c'est elle qui a le pouvoir de les renier. La petite provinciale tient sa revanche. Sur le tard, elle épouse un soi-disant comte italien du nom de « de Brionne » qui en veut à sa dote et dont elle divorce vite tout en gardant le titre de comtesse. Son partenaire de théâtre, le ténor belge José Dupuis (Paulus), dit

Hortense-Schneider

dans ses Mémoires : « Sa cour était aussi suivie que celle des Tuileries... en plus amusante. Les souverains s'empressaient d'y accourir et venaient quêter, de la belle étoile, un sourire... et le reste. » Sa carrière commence cependant à décliner avec la chute de l'empire de Napoléon III. Passée de mode en France mais toujours demandée à l'étranger, la muse d'Offenbach finit par se retirer des planches pour s'occuper de son fils handicapé, né de sa liaison avec Emmanuel de Gramont, duc de Caderousse. Elle décède dans la capitale en 1920 à l'âge de 87 ans. Sa dépouille repose au cimetière protestant de Bordeaux.

La princesse n'était pas latine

Juillet 2016, par Jacky Sanudo

En moyenne, seulement 2 % des rues de France portent des noms de femmes. L'occasion d'aller en dénicher une et de faire connaissance avec ces dames [épisode 3/5].

Bayonne, quartier arènes-allées Marines. La rue en pente douce, sauf pendant les Fêtes, dépasse avec peine les 200 mètres. La courte distance ne l'empêche pas d'être affublée d'un pompeux « avenue » : avenue Marie-Anne-de-Neubourg. À sens unique, calée entre les avenues Gabriel-Deluc et du Sous-Lieutenant-Iribarne, elle est tracée par de belles maisons basques aux jardins fleuris d'hortensias et de roses. Les villas néobasques ont pour noms « Toki-Eder », « Gure Egoitza » ou « Etchola ». Ça sent l'oseille et le chlore des piscines derrière les portails fermés. Les boîtes à lettres ne veulent « pas de pub ». Les réseaux sont enfouis. C'est ici, au numéro 1, que le greffe du tribunal de commerce a élu domicile. Et c'est là que se trouve la résidence, en forme de paquebot, Lavigerie-Neubourg (mouvance Tropi-

Marie-Anne-de-Neubourg

cal Art Deco), avec verdure aux balcons et terrasse arborée. Autant le dire franchement, il n'y a plus beaucoup de Bayonnais dans le coin, ces derniers préférant vendre au prix fort en cet endroit longtemps considéré comme périphérique.

Revenons à Marie-Anne de Neubourg. Qui était-elle? demande-t-on aux résidents croisés. « Je ne connais pas l'Histoire, mais je pense que c'était quelqu'un qui venait pour les bains au XIXe siècle. » Bien essayé, madame Inchauspé. « C'était une princesse palatine en exil à Bayonne pendant pas mal de temps. » C'est mieux, monsieur Rouleau, originaire de Bourgogne-Franche-Comté, en visite chez sa fille. Il avoue s'être un peu renseigné, estimant que la curiosité, contrairement à l'indiscrétion, n'est pas un vilain défaut.

Blague à part, la princesse de Neubourg (1667-1740) n'était pas latine. Elle a pourtant été reine consort d'Espagne (deuxième épouse de Charles II avec qui elle convole le 14 mai 1690), de Naples et de Sicile. Bien née, fille de Philippe-Guillaume de Wittelsbach-Neubourg et d'Élisabeth-Amalie de Hesse-Darmstadt (mère à dix sept reprises), ses origines sont allemandes. On disait d'elle que c'était une belle rousse élancée, mais avec un caractère de cochon. On lui attribue aussi un goût certain pour le complot, et on l'a dite vénale. Pas très appréciée des sujets espagnols, elle connaît la mise à l'écart à la mort de son mari (1er novembre 1700). Le nouveau roi, Philippe V, l'abandonne dans un dénuement relatif au palais de l'Alcázar, à Tolède. Lorsque son petit-cousin, l'archiduc Charles d'Autriche, occupe la ville en 1706, elle l'accueille avec enthousiasme. La colère du roi d'Espagne est telle, qu'il l'expulse du pays. Voilà comment la douairière Marie-Anne de Neubourg débarque à Bayonne. Son exil entre Nive et Adour s'étale sur trente deux ans.

Marie-Anne-de-Neubourg

Elle y est plutôt bien accueillie par la population, selon le vœu de Louis XIV. Un cortège en liesse et les sommités de la ville, dont le duc de Gramont, l'accompagnent de la porte Saint-Léon jusqu'à ses appartements du Château-Vieux. Elle fera ensuite bâtir le château de Marracq, mais sans pour autant vouloir l'habiter. Sa cour improvisée, très courue, provoque des jalousies. Les ragots vont bon train quant à l'inimitié qu'elle éprouve pour la duchesse de Gramont, qui la lui rend bien. Des clans se forment. L'ambiance est loin d'être sereine. Dans les hautes sphères on se méfie de cette femme, anti-Bourbon, prête à tout pour retrouver le pouvoir et la richesse qui va avec. On l'espionne. Voici la requête du secrétaire d'État de la Marine du roi de France au patron de l'arsenal de Bayonne : « Mandez-moi en détail, sa figure, son caractère, sa vie et enfin tous les éclaircissements que vous pourrez me donner à son sujet. »

Finalement, celle que les Espagnols appellent Mariana de Neuburgo se contente de peu de frasques et de quelques intrigues sans conséquence dans la ville où la précéda son ennemi juré, Philippe V, en route vers le trône d'Espagne. Son dernier domicile connu à Bayonne est la rue Montaut. Vieille, pratiquement ruinée, elle est autorisée à retourner en Espagne en 1739. Elle meurt un an plus tard à Guadalajara, au palais de l'Infant, et est inhumée au panthéon royal de l'Escorial. Un dernier et grand honneur pour ce personnage qui inspira Victor Hugo dans « Ruy Blas » et Gérard Oury dans « La Folie des grandeurs ».

Maryse Bastié, ambassadrice des ailes françaises

Juillet 2016, par Jacky Sanudo

En moyenne, seulement 2 % des rues de France portent des noms de femmes. L'occasion d'aller en dénicher une et de faire connaissance avec ces dames [épisode 4/5].

Les maisons blanches, sagement alignées, sans charme particulier, resplendissent sous le soleil. Les haies taillées sans cordeau ne parviennent pas à faire de l'ombre aux pins, palmiers ou bananiers des jardins privés. La rue Maryse-Bastié compte une douzaine d'habitations : toitures neuves, volets peints, bois ou quelques PVC. Il faut y faire « attention au chien » ou bien comprendre que certains « espaces sont sous surveillance ». Dans le quartier Barbe-d'Or où elle se

Maryse-Bastié

situe, entre Douze et Midou, on compte plus de maisons que d'appartements. La moyenne d'âge des 5 000 résidents (NDLR : Mont-de-Marsan compte 68 500 habitants) s'y élève à 38 ans, avec une majorité d'employés et d'ouvriers. On y croise aussi des prototypes du retraité qui n'en est pas à sa première pension.

Marco est de ceux-là. Il a élu domicile au début de la rue faisant angle avec l'avenue de la Grande-Lande. Cela fait treize ans. « Ici c'est calme, très calme », dit-il alors qu'il ne parvient pas à faire cesser les aboiements de son petit chien. « Ah si, il y a quand même ce bruit permanent des avions qui décollent », avoue-t-il en levant les yeux au ciel. Eh oui, les pistes de la base aérienne 118 sont toutes proches. Cela aurait pu être un indice lorsqu'on lui demande s'il sait qui était Maryse Bastié. Sans vraiment y croire, il répond : « Une journaliste ? » Il donne sa langue au chat. Une aviatrice, lui dit-on. « Ben, je ne l'ai pas connue. » Éclat de rire. Le chien n'aboie plus.

Pourtant, Marco aurait pu rencontrer Maryse Bastié (née Bombec) puisqu'elle est décédée le 6 juillet 1952, à l'âge de 54 ans. Très populaire, son nom a été donné à de nombreuses rues de France mais aussi à des écoles et des théâtres. Comme dit précédemment, la Limougeaude était aviatrice et une véritable idole de son sport. C'est en 1925 qu'elle décroche son brevet de pilote à la station aérienne de Bordeaux-Teynac, l'aïeule de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac. Son mari Louis y est moniteur. Passer avec un avion sous les câbles du pont transbordeur de Bordeaux démontre sa dextérité. Elle réalise son premier Bordeaux-Paris en six étapes, le 13 novembre 1925. Dès lors, avec son fidèle Caudron C.109, elle va aligner les records féminins, dont celui de la distance parcourue avec 1 508 kilomètres au compteur. En 1921, c'est la plus longue durée de vol en France qui tombe dans

Maryse-Bastié

son escarcelle (26 h 44 min). Naît alors une saine rivalité avec l'autre star de la discipline, Léna Bernstein. Le chassé-croisé des exploits entre les deux femmes rend son verdict et couronne Maryse Bastié, qui bat un nouveau record de distance en monoplace entre Paris et Yurino, en Russie (2 976 kilomètres). Cette performance lui vaut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Elle avouera cependant : « La durée, c'est trop dur, pour rien au monde je ne recommencerais. » Paroles, paroles, paroles. Elle recommencera.

Maryse Bastié côtoie Mermoz, qui l'encourage à s'attaquer à la traversée de l'Atlantique Sud entre Dakar et Natal, au Brésil. Mission accomplie en 12 heures et 5 minutes, devançant ainsi la Néo-Zélandaise Jean Batten. Le résistant Jean Moulin apprécie. Elle l'en remerciera en prenant sa part dans la lutte face à l'occupant allemand, notamment dans le domaine du renseignement via son engagement dans la Croix-Rouge. En 1947, elle est la première femme à être promue au grade de commandeur de la Légion d'honneur, pour « titres de guerre exceptionnels et faits de résistance ». Sur terre, les malheurs ont tendance à s'acharner sur elle. Elle perd son mari Louis Bastié dans un accident d'avion alors qu'elle avait déjà été endeuillée par la perte d'un enfant, fruit d'un précédent mariage. Les épreuves l'ont endurcie. Orpheline de père très jeune, ancienne ouvrière dans une usine de chaussures, divorcée à une époque où cela n'était pas monnaie courante, elle prend fait et cause pour le droit de vote des femmes en 1934. Les aviatrices Hélène Boucher (qui a aussi sa rue et une cité portant son nom à Mont-de-Marsan, pour avoir passé son brevet de pilote ici) et Adrienne Bolland (à l'origine de l'aérodrome montois) sont ses compagnes de combat féministes.

C'est de façon tragique, vous vous en seriez douté, que Maryse Bastié quittera

Maryse-Bastie

ce bas monde. Alors qu'elle participe à un meeting aérien près de Lyon, l'avion-cargo bimoteur (un Nord 2501) dans lequel elle a pris place en tant que passagère, se crashe. Pour que la légende perdure, après 3 000 heures de vol, il ne pouvait pas en être autrement. Le grand spécialiste de l'aviation Marcel Migeo lui a consacré un livre, au Seuil, intitulé « La Vie de Maryse Bastié ». Il disait d'elle : « Maryse était plus connue au-delà de nos frontières que chez nous. Elle était l'ambassadrice des ailes françaises. Son courage, sa volonté, y étaient légendaires, son sourire, son regard, sa gentillesse avaient laissé leur empreinte dans l'esprit comme dans le cœur de ceux qui l'avaient approchée, reçue ou rencontrée, ne fût-ce qu'une seule fois. » Parmi les autres biographies de Marcel Migeo, on compte celle du pionnier de l'aérospatiale Henri Guillaumet et celle d'Antoine de Saint-Exupéry. C'est dire si Maryse Bastié méritait bien un nom de rue.

Les racines de Zéline Reclus

Août 2016, par Jacky Sanudo

En moyenne, seulement 2 % des rues de France portent des noms de femmes. L'occasion d'aller en dénicher une et de faire connaissance avec ces dames [épisode 5/5].

Ce n'est pas vraiment une rue mais une allée. Une petite allée portant le nom de Zéline-Reclus, que même les GPS les plus perfectionnés ne parviennent pas à situer. Heureusement qu'il nous avait été dit qu'elle donnait sur l'avenue du Président-Kennedy. Elle est effectivement perpendiculaire, tout comme ses deux voisines Rosa Parks (figure américaine de la lutte contre la ségrégation) et Martha Sharp (humanitaire américaine élevée au rang de Juste parmi les nations par Israël

Zéline Reclus

pour son action à Pau). Trois femmes donnant leurs noms à des ruelles dans un si petit espace est unique depuis le début de notre série. En revanche, comme pour les autres villes, la municipalité ne leur a pas offert de grands boulevards. L'allée Zéline-Reclus est formée d'un long mur d'immeubles d'un côté et d'un jardin d'enfants, de places de parking en épi et d'un coin de verdure de l'autre. Elle se trouve dans le quartier Jean-Sarrailh et se cache à l'ombre des trois résidences nommées Carlitos (I, II, III). Celles-ci ont été construites entre 1964 et 1966. Elles portent le prénom d'un des enfants des Egana, une riche famille sud-américaine installée dans une des belles villas qui donnaient au début du XXe siècle tout son cachet au nord de Pau. Le besoin de logements dans l'après-guerre, puis l'accueil des rapatriés d'Algérie et l'arrivée de la faculté, en 1965, ont donné naissance à la cité Fouchet (rasée en 1992) puis au quartier moderne, récemment rafraîchi.

Aujourd'hui, il constitue le périmètre de l'université Pau et des Pays de l'Adour. On y trouve tous les services de proximité et la célèbre Pépinière, centre social et culturel sur la place depuis plus de quarante ans. Venons-en à notre question rituelle : « Savez-vous qui était Zéline Reclus ? – Du tout. Du tout. Cela fait pourtant trente-huit ans que je suis installé ici », répond le jovial Didier, patron du tabac-presse. Entre deux clients, il est intarissable sur « ce secteur bien organisé avec ses points de verdure où jeunes et personnes âgées forment un bel amalgame ». Il se souvient de ce HLM qui a été le premier à posséder un ascenseur, en 1972. En revanche, Zéline Reclus ne lui dit vraiment rien. La marinade a assez duré. Commençons par sa progéniture. Zéline Reclus, née Trigant (en 1805), a eu six filles, pour la majorité institutrices, mais quelque peu éclipsées par cinq fils tous plus célèbres les uns que les autres. Paul, le petit dernier, fait carrière à l'Académie

Zéline Reclus

de médecine ; Armand est officier de marine et trace l'emplacement du futur canal de Panama; Élie est sociologue des religions ; Onésime est l'inventeur de la « francophonie », et Élisée, le plus connu d'entre eux, est géographe et père de la géopolitique. Il est aussi militant et penseur anarchiste. Cité dans le livre « Le Journal de Zéline », de Gabrielle Cadier-Rey (éd. La Cause, 2009), Élisée disait de sa mère : « Le plus grand malheur de sa vie est certainement d'avoir été confinée à La Roche-Chalais (Dordogne, où elle est née), à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde, où elle est décédée), à Orthez (Béarn, où elle a enseigné). »

Pas besoin d'être aussi doué en géographie que les Reclus pour trouver en ces lieux les racines protestantes de la famille. Les trois villes en sont des hauts lieux dans la région. Le mari de Zéline, Jacques Reclus, originaire du Fleix, en Dordogne, est le pasteur fondateur de l'Église libre (dissidente de l'Église réformée) de Baigts-Castetarbe, près d'Orthez, où il a ouvert un asile pour vieillards. Les échanges épistolaires entre ses enfants le décrivent comme un « père déjà si rigide qui le devient encore plus et [dont] le sourire a définitivement fui [les] lèvres » (lettre d'une de ses filles). De son côté, Zéline Reclus, qui a passé son diplôme de maîtresse de pension à Bordeaux, est à l'origine d'une école puis une pension pour les jeunes filles protestantes du Béarn. Elle en assure la direction de 1841 à 1886, jusqu'à la veille de sa mort. « Mme Reclus est l'objet du respect et de l'estime de tous. Sa vie entière a été une suite de bonnes œuvres, d'abnégation, de désintéressement », écrit un inspecteur de l'école primaire. On sait d'elle l'amour qu'elle portait aux enfants et aux siens en particulier. Elle ne les a jamais retenus dans la maison Charritte (rue Lapeyrère à Orthez), leur permettant de voler de leurs propres ailes mais toujours inquiète à leur sujet.

Zéline Reclus

« À cette époque, la femme du pasteur, mère d'enfants qui se succédaient rapidement, l'institutrice, la ménagère, la vaillante matrone qui disputait sou à sou la vie des siens contre l'âpre destinée, cette noble jeune dame qui eût été si bien faite pour jouir de la belle existence d'un travail soutenu par le bien-être, n'avait même pas le temps de regarder, d'embrasser les enfants auxquels chacune de ses minutes était consacrée », peut-on lire sous la plume d'Élisée Reclus dans la préface à sa correspondance. À Pau, dans la ville du bon roi Henri, il est de bon goût que cette protestante fidèle à sa foi et au Béarn ait donné son nom et surtout son prénom (tous les autres Reclus auraient pu prétendre à cet honneur) à une allée, aussi petite soit-elle.

Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à
supplements@sudouest.fr.

Vous pouvez également contacter la Documentation du journal :
doc@sudouest.fr

Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.

Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex.
Tél. 05 35 31 31 31.

Président directeur général : Olivier Gerolami.
Directeur général délégué, directeur de la publication : Patrick Venries.

Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest
avec l'Agence de développement.

Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.
Dépôt légal : à parution.